

JUSTIN TAYLOR SM

MARIE AUJOURD’HUI : UNE PERSPECTIVE MARISTE

La Neylière, 12-14 août 2018

## 1. Introduction

Nous voici rassemblés pour quelques jours de préparation spirituelle avant la grande fête de l’Assomption de la Vierge Marie. On a choisi comme titre d’ensemble de nos réflexions celui de « Marie aujourd’hui : une perspective mariste ». Alors il convient de le déclarer d’emblée, la perspective mariste en question n’est pas spécialement la mienne, sinon secondairement. La perspective mariste avec laquelle nous allons contempler Marie en ces jours-ci est plutôt celle du Vénérable Jean-Claude Colin, qui est considéré comme le fondateur de la Société de Marie. Le fait que nous soyons à La Neylière pendant ce temps de recueillement est tout particulièrement heureux. Car c’est le Père Colin qui a acquis cette maison en 1850 – avec l’intention qu’elle devienne un centre contemplatif d’adoration eucharistique ; c’est ici qu’il est mort ; et nous avons sa tombe près de nous, dans l’oratoire, à côté de la grande chapelle. Donc on peut dire que c’est lui qui préside – à plus d’un titre – à notre rassemblement.

Il peut alors être utile de donner quelques points de repère sur Jean-Claude Colin. C’est un homme de cette région lyonnaise. On le compte parmi les nombreuses personnes qui incarnent ce que l’on a appelé « la sainteté lyonnaise » au temps de la résurgence de la vie chrétienne, dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle – penser à Jean-Marie Vianney, Pauline Jaricot, Marcellin Champagnat, Jeanne-Marie Chavoïn, Louis Querbes, Claudine Thévenet, Jean-Pierre Néel, Pierre Chanel, Marie-Françoise Perroton et bien d’autres. Né à Saint-Bonnet-le-Troncy en 1790, il passe la quasi-totalité de sa vie dans les deux départements du Rhône et de l’Ain. Il fait ses études de théologie au grand séminaire Saint-Irénée de Lyon et, avant son ordination sacerdotale en 1816, intègre un groupe de séminaristes qui se proposent d’établir une Société de Marie voulue par la Vierge elle-même. Vicaire de la paroisse de Cerdon, où son frère aîné Pierre est curé, Jean-Claude élabore une règle pour la Société. En 1825 les deux frères Colin, avec les premières Sœurs maristes, déménagent à Belley qui devient leur base

pour un programme de missions dans le Bugey. Il est nommé supérieur du petit séminaire du diocèse, puis élu supérieur central des Maristes de Belley et de Lyon. En 1833 il entreprend un voyage à Rome, d'où il revient à Belley sans avoir obtenu la reconnaissance officielle de la Société. Le vent à Rome change deux ans après, quand on cherche des missionnaires pour ce qu'on appelait la Polynésie occidentale. Colin accepte la mission et, en 1836, le pape Grégoire XVI reconnaît la Société de Marie et Jean-Claude Colin est élu supérieur général. Pendant 18 ans il va gouverner une Société qui avait entrepris sans aucune préparation la mission peut-être la plus difficile du monde à l'époque. En même temps les Maristes développent leurs missions en France et se lancent dans l'éducation. Depuis le début, Colin s'est considéré comme supérieur *ad interim* en attendant qu'un autre prenne la relève, et en 1854 il peut démissionner, pour se consacrer à la rédaction de Constitutions pour la Société (y compris les Sœurs). C'est la tâche qu'il achève – non sans grandes difficultés et controverses – quelques années avant sa mort en 1875.

\*

Le Père Colin n'a laissé aucun ouvrage sur la vie spirituelle ni sur la mariologie. A part quelques lettres circulaires rédigées pendant qu'il était supérieur général et écrites à l'intention de ses fils, le seul texte qu'il a publié est celui des Constitutions de la Société de Marie, approuvées par le Saint-Siège en 1873. Alors, ces Constitutions méritent d'être étudiées avec une grande attention comme expression dernière et quasiment définitive de ce qu'il voulait que soit la Société. Mais, en termes de pages imprimées, il s'agit de peu de choses.

Heureusement, ce n'est pas tout. Pendant les dix-huit ans qu'il fut supérieur général, le Père Colin devait écrire un grand nombre de lettres. Bien que la plupart d'entre elles soient de type administratif, on peut quand même y trouver des indications importantes sur sa perspective à propos de la Vierge Marie, qu'il considérait comme la vraie fondatrice et supérieure de sa Société.

De plus, au cours des années, un scribe fidèle, le Père Gabriel-Claude Mayet, a noté et fait noter par d'autres confrères quantité de discours et de remarques que le Père Colin laissait tomber – le plus souvent spontanément – dans diverses situations : devant les chapitres des Maristes, au cours de conversations individuelles, lors de rencontres informelles ou d'entretiens au réfectoire après les repas, etc. Mayet a recopié tout ce matériel dans des volumes manuscrits de « Mémoires » ; nous les avons encore ; ils ont été transcrits et sont même disponibles en ligne ; deux petits volumes d'extraits ont été édités sous les titres

respectifs d'*Entretiens spirituels* et de *Quelques souvenirs*<sup>1</sup> par le grand spécialiste en matière de tradition mariste qu'a été Jean Coste ; ces deux recueils servent d'anthologies de la pensée du Père Colin. C'est dans ces sources, relativement abondantes, ainsi que dans un ouvrage biographique publié vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, que nous pouvons puiser pour établir au moins les éléments essentiels de sa doctrine spirituelle, donc de sa perspective sur la Sainte Vierge.

Je veux commencer, cependant, non pas avec la Société de Marie ou le Père Colin, mais avec quelque chose de beaucoup plus large et de plus profond, qui est, ou qui devrait être, le contexte de toute spiritualité. C'est en effet l'appel universel à la sainteté. A son tour, cet appel à la sainteté est fondé sur le baptême, car la sainteté n'est que le plein développement normal de la grâce baptismale.

L'Église a toujours enseigné que nous sommes tous appelés à la sainteté, donc pas seulement les prêtres ou les religieux et religieuses, mais tout chrétien, c'est-à-dire tout baptisé, et même – en adoptant la vue la plus large du plan de Dieu sur la race humaine – chaque être humain. Cette vérité est au centre de l'enseignement du Concile Vatican II. Elle a été rappelée récemment par le pape François dans son exhortation apostolique « *Gaudete et Exsultate* » (Réjouissez-vous et exultez), publiée le 19 mars 2018, fête de Saint Joseph. Je ne peux rien faire de mieux que de vous encourager toutes et tous à lire ce beau document. Il est rédigé dans un langage très accessible, en utilisant des expressions et des exemples simples et familiers. Vous pouvez le télécharger vous-même du site officiel du Vatican – une brève recherche vous le permettra.

Dans le premier chapitre, le pape François parle de cet « appel à la sainteté ». Il ne pouvait pas l'exprimer de manière plus simple et plus attirante que quand il écrit, dans le paragraphe d'ouverture : « Le Seigneur veut que nous soyons saints et il n'attend pas de nous que nous nous contentions d'une existence médiocre, édulcorée, sans consistance. » Le Saint-Père continue en expliquant que ce qui va suivre n'est pas un traité sur la sainteté, tel qu'un théologien professionnel pourrait le rédiger, ni une discussion sur les divers moyens de sanctification, telle qu'on la trouverait dans un manuel de théologie spirituelle. « Mon humble objectif, explique-t-il, c'est de faire résonner une fois de plus l'appel à la sainteté, en essayant de l'insérer dans le contexte actuel, avec ses risques, ses défis et ses opportunités. »

Le pape François nous rappelle que nous, qui répondons à l'appel à la sainteté, ne sommes pas des individus isolés ; nous sommes plutôt entourés et soutenus par « une nuée de témoins » (pour reprendre le langage de l'Épître aux Hébreux 11), c'est-à-dire par ceux et

---

1 Jean-Claude Colin, *Entretiens spirituels*, édités par Jean Coste, Rome, 1975 (ES). *Quelques souvenirs*, 1981 (QS). Dans les références les chiffres renvoient au numéro du document et au paragraphe (NDE).

celles qui ont également répondu à cet appel et ainsi accompli le plan de Dieu. Il y a les saints canonisés, bien sûr, mais les saints et saintes dont fait mémoire François sont surtout ceux qu'il nomme « les saints de la porte d'à côté ». Y sont compris les membres de notre famille, parents et grands-parents, enfin tous « ceux qui vivent proches de nous et sont un reflet de la présence de Dieu, ou, pour employer une autre expression, "la classe moyenne de la sainteté." »

De ceux que nous avons bien connus, et même trop bien, la vie n'a peut-être « pas toujours été parfaite, admet le pape, mais, malgré des imperfections et des chutes, ils sont allés de l'avant et ils ont plu au Seigneur. » Voilà, bien sûr, la grande vérité que l'Église célèbre chaque année le 1er novembre, fête de la Toussaint. Car les saints dont on se souvient par leur nom au long des siècles, chacune ou chacun avec son jour au calendrier, ne sont que la « pointe de l'iceberg » : la grande majorité des saints sont là, sous la surface, hommes, femmes et enfants qui se sont montrés agréables au Seigneur.

\*

De là s'ensuivent deux conséquences. D'abord, la sainteté n'est pas assimilable à une perfection, d'ailleurs en tout cas irréalisable. Le pape l'a dit en se référant aux « saints de la classe moyenne », mais c'est aussi vrai pour celles et ceux que nous pouvons appeler « les aristocrates » de la sainteté, c'est-à-dire pour les saints canonisés, même les plus grands et les mieux connus. Une certaine idée de la sainteté comme « perfection chrétienne » a obligé les autorités de l'Église à soumettre chaque candidat qu'on voulait promouvoir à la canonisation – « élever sur les autels », comme on disait autrefois – à un examen où ledit candidat devait passer chaque épreuve avec la mention « très bien » et finalement recevoir son diplôme de sainteté « avec les félicitations du jury ». Il fallait ainsi démontrer, les preuves à la main, que la personne en question avait montré dans sa vie une parfaite foi, espérance et charité, également une parfaite prudence, tempérance, justice, force, patience et toute autre vertu. D'où le caractère trop habituel de l'hagiographie – terme qui est devenu synonyme d'une « biographie qui traite son sujet avec une révérence élogieuse excessive ». Mais si on arrive à passer derrière cette façade, on risque de trouver pas mal d'imperfections et même, parfois, de chutes – oui, même chez des saints canonisés. N'est-ce pas le pape François qui insiste en soulignant que nous sommes toutes et tous des pécheurs qui avons besoin de la miséricorde de Dieu ? Cependant on reconnaît que les saints n'ont jamais « jeté l'éponge » ou, pour reprendre le langage du pape, qu'ils sont allés de l'avant et qu'ils ont plu au Seigneur, avec une vie à lui entièrement donnée. Et c'est cela la sainteté. En tout cas, c'est la conclusion à la-

quelle je suis arrivé après avoir travaillé six ou sept ans sur la biographie du Père Colin. Homme parfait à tous les égards ? Loin de là. Homme qui ne vivait que pour Dieu et Marie ? Très certainement.

Il s'ensuit aussi que nous pouvons devenir des saints dans tous les états de vie. Vous n'avez pas besoin d'être un ministre ordonné de l'Église ou un religieux profès, vous n'avez même pas à suivre une règle de vie spéciale. Cette idée n'est pas nouvelle. Longtemps avant le pape François, un autre François, François de Sales, en a fait le point central de son livre bien connu, *L'introduction à la vie dévote*.

Le pape François l'exprime ainsi : « Bien des fois, nous sommes tentés de penser que la sainteté n'est réservée qu'à ceux qui ont la possibilité de prendre de la distance par rapport aux occupations ordinaires, afin de consacrer beaucoup de temps à la prière. Il n'en est pas ainsi. Nous sommes tous appelés à être des saints en vivant avec amour et en offrant un témoignage personnel dans nos occupations quotidiennes, là où chacun se trouve. Es-tu une consacrée ou un consacré ? Sois saint en vivant avec joie ton engagement. Es-tu marié ? Sois saint en aimant et en prenant soin de ton époux ou de ton épouse, comme le Christ l'a fait avec l'Église. Es-tu un travailleur ? Sois saint en accomplissant honnêtement et avec compétence ton travail au service de tes frères. Es-tu père, mère, grand-père ou grand-mère ? Sois saint en enseignant avec patience aux enfants à suivre Jésus. As-tu de l'autorité ? Sois saint en luttant pour le bien commun et en renonçant à tes intérêts personnels. »

\*

Cette retraite n'entend pas être une analyse de *Gaudete et Exsultate* ni une discussion de ses propos. Mais ce document papal réaffirme une vérité très importante que nous ne devons pas perdre de vue : c'est que nous sommes tous appelés à être des saints, et à ne pas nous contenter d'une « existence médiocre, édulcorée, sans consistance. » En ces quelques jours nous pouvons avoir la possibilité de renouveler l'orientation de notre vie vers Dieu. J'espère que les réflexions qui vont suivre sur « Marie aujourd'hui : une perspective mariste » vous aideront à atteindre ce but.

\*

## 2. Qui était Marie pour Jean-Claude Colin

Qui était Marie pour Jean-Claude Colin ? Qu'est-ce qu'il pensait à son sujet ? Je tiens pour acquis qu'il partageait toutes les notions sur la sainte Vierge qui étaient courantes dans l'Église catholique et en particulier dans l'Église de France à son époque, y compris celle qui a été définie de son vivant, en 1854, comme un dogme de l'Église universelle, à savoir son Immaculée Conception. À un moment donné, au début de l'histoire de la Société et bien avant 1854, il avait même le projet de déclarer comme tâche caractéristique de la Société de Marie la défense et la propagation de cette doctrine. Ce matin, cependant, je veux plutôt me concentrer sur les idées du Père Colin à propos de Marie qui le caractérisent le plus proprement.

Pour commencer par le début, Jean-Claude Colin considérait la vierge Marie comme sa mère. C'est certes commun à tous les catholiques et à bien d'autres chrétiens. Mais, pour Colin, c'était une relation réelle et personnelle. Cela commence au moment où sa propre mère de naissance, Marie Gonnet-Colin, meurt juste avant qu'il n'ait accompli sa cinquième année. Sur le point de mourir, elle demande une statue de la sainte Vierge, la prend dans ses mains avec une émotion visible et dit à Marie qu'elle va laisser huit enfants, la suppliant d'être pour eux une mère. Tout au long de sa vie, Jean-Claude va voir la Vierge Marie comme sa mère et montrer pour elle la tendre affection d'un fils. On pourrait dire qu'il avait pour elle le même sentiment qu'une personne qui a perdu sa mère pendant son enfance et qui a été adopté par une femme qui l'aurait aimé vraiment, le regardant comme son propre fils. Marie était sa mère, la seule qu'il ait connue. Toute sa vie il a eu pour elle l'amour profond et la confiance que peut avoir un enfant, même devenu adulte, envers sa mère. A qui s'adresser sinon à elle, qui écoute et comprend, qui sait donner de bons conseils aussi bien que le réconfort, elle qui peut résoudre tous les problèmes ?

En plus de ce qu'on lui enseignait à la maison, à l'église paroissiale, dans les classes de catéchisme et dans les divers séminaires qu'il a fréquentés, Jean-Claude Colin a développé ses idées sur Marie au cours de lectures personnelles. La théologie et la littérature de dévotion de l'époque aimaient souligner que Marie imitait parfaitement Jésus, que ses vertus étaient le reflet parfait de celles de son Fils, qu'elle avait sa part dans son œuvre du salut pour l'humanité. Ces notions, Jean-Claude pouvait les trouver un peu partout. Un de ses livres préférés, que nous avons encore dans la bibliothèque de La Neylière, s'appelle *L'imitation de*

*la Très Sainte Vierge, sur le modèle de l'Imitation du Christ.* Comme le sous-titre l'annonce, l'auteur prend le plan général du célèbre chef-d'œuvre de Thomas à Kempis pour fournir le cadre de son traité des vertus de Marie et de sa place dans le plan de Dieu. Au chapitre 1er du livre 4, Colin pouvait lire cette adresse faite à Marie : « Jésus vous a rendue si semblable à lui, par les vertus les plus éminentes, qu'il a fait de vous une image vivante de lui-même (...) Jésus est le Roi des siècles, l'auteur de la grâce, notre avocat auprès du Père, le Dieu des miséricordes, le Dieu de toute consolation, la lumière du monde ; et nous vous appelons, avec l'Église, Reine du monde, Reine du Ciel, notre avocate, mère de grâce, mère de miséricorde, consolatrice des affligés, étoile qui ouvre la voie, à travers la tempête, au port du salut. »

En effet, Marie imite si parfaitement son Fils qu'elle lui est parfaitement unie. Certains auteurs de l'école française de spiritualité pouvaient même parler en termes de quasi-identité. Ainsi Pierre de Bérulle, dont nous aurons plus à dire, déclare : « Parlant de vous, Marie, nous parlons de Jésus. » Il était trop bon théologien pour confondre les ordres incréés et créés : il savait très bien que Marie n'a rien qu'elle n'ait reçu. L'expression n'est pas à prendre au pied de la lettre ; elle n'en exprime pas moins une grande vérité.

Aujourd'hui, nous pouvons préférer une « mariologie d'en-bas », si je peux utiliser ce terme, pour contempler la simple fille de village, qui se trouve impliquée dans le plan de Dieu pour le salut de la race humaine, mais qui ne sort jamais de son humble contexte social – une femme ordinaire, qui pourrait être notre voisine, « de la porte d'à côté ». Une « mariologie d'en-bas » ne nie pas les privilèges de la grâce, qui ont été accordés à Marie en raison de sa place dans le plan de Dieu, mais ce ne sont pas eux qui sont mis d'une manière générale au centre de l'imagination et de la réflexion. Nous allons voir que le Père Colin aime souligner l'humilité et l'obéissance de Marie, son rôle « inconnu et caché » parmi les apôtres. Peut-on donc le considérer comme précurseur, pour ainsi dire, d'une « mariologie d'en-bas » ? En fait, il semble que son regard sur la Sainte Vierge était tout à fait l'inverse.

Pendant que Jean-Claude était vicaire à Cerdon il passait des nuits dans une petite alcôve de sa chambre au presbytère à rédiger une règle pour les Maristes. Mais il ne travaillait pas uniquement sur des projets de constitutions ; il s'occupait aussi d'études de théologie. Outre les livres qu'il possédait déjà ou trouvait au presbytère, il pouvait en emprunter à la bibliothèque du château de Mérignat, alors résidence du maire de Cerdon. Un des ouvrages qu'il lisait ainsi avait pour titre *La triple couronne de la Vierge Mère de Dieu*, par le Jésuite François Poiré, qui a vécu entre 1584 et 1637. Je prends l'occasion de donner ces dates pour faire remarquer que c'est justement la période, en gros entre l'avènement d'Henri IV à la couronne de France en 1589 et le début du gouvernement personnel de Louis XIV en 1661, qui

est le véritable Grand Siècle de la spiritualité française. Le climat a changé ensuite, et Fénelon a eu la mauvaise chance d'être le contemporain de Bossuet plutôt que de Bérulle.

Mais, pour revenir à l'ouvrage de Poiré, la « triple couronne » de la Vierge Mère de Dieu, selon cet auteur, est celle de ses « grandeurs principales », à savoir son excellence, sa puissance et sa bonté. Un traité est consacré à chacune de ces « couronnes », et chaque chapitre décrit une « étoile » dans la couronne. Poiré célèbre ainsi de manière systématique et exhaustive tout ce que l'on peut dire des grandeurs de Marie. Jean-Claude Colin en tire largement les thèmes et le contenu des sermons qu'il prêchera sur Marie dans sa paroisse et un peu plus tard lors des missions dans le Bugéy. De fait il garde toute sa vie cette idée d'exaltation de la Vierge Marie. Quand il insistera plus tard sur l'humilité de Marie, ce langage ne veut pas du tout dire qu'il ait changé d'idées ; il exprime plutôt la perception d'un paradoxe. Car cette Reine du ciel et de la terre a daigné prendre pour elle-même la place qui est au-dessous de toutes. Ce fut un véritable « anéantissement » - terme qu'on trouve assez souvent sous la plume d'auteurs spirituels français de notre Grand Siècle – ou, pour emprunter le langage de saint Paul dans Philippiens, ch. 2, ce fut une *kénosis* :

« Ayez en vous, écrit l'apôtre, les sentiments qui étaient en Jésus Christ, lequel, existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé (littéralement s'est vidé) lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes; et ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. » (traduction originale)

« Il s'est vidé lui-même. » Cette action de se vider – *kénosis* en grec – de la part de Jésus est exemplaire, selon saint Paul, pour tout chrétien, qui doit avoir en lui « les mêmes sentiments qui étaient en Jésus-Christ ». C'est-à-dire de « ne point regarder comme une proie à arracher » même ce à quoi il peut avoir droit. Loin de toute recherche du pouvoir ou de prestige, la personne qui veut suivre le Christ devrait plutôt « s'humilier » - disons peut-être accepter la dernière place – et se rendre obéissant. Et la première qui a suivi le Christ en sa *kénosis* fut donc sa mère. Elle n'a pas revendiqué le droit d'être honorée et glorifiée, mais elle a accepté l'obscurité. Elle était contente de passer inaperçue et ne faisait « aucun bruit », comme le Père Colin aimait dire.

\*



Le Père Colin n'a cependant pas adopté toutes les idées sur Marie qu'il croisait au cours de ses lectures. L'un des livres de la bibliothèque de La Neylière a pour titre *Dieu seul : Le saint esclavage de l'admirable Mère de Dieu*<sup>2</sup>. Son auteur était Henri-Marie Boudon, un autre auteur que nous allons revoir. Ce livre a été publié à Paris en 1674, et l'édition que nous avons à La Neylière date de 1823. C'est grâce à saint Louis-Marie Grignon de Montfort et à *La vraie dévotion à Marie* que l'on connaît en général la notion de « saint esclavage à la Mère de Dieu ». Ce livre a été écrit en 1712, soit plus de trente ans après celui de Boudon ; mais il est resté manuscrit et pratiquement inconnu jusqu'à sa publication en 1843. Boudon fut, je suppose, en quelque sorte une source, peut-être la source principale, de la « vraie dévotion » de saint Louis-Marie. Cependant, le véritable auteur de l'idée n'est autre que Pierre de Bérulle, qui a vécu de 1575 à 1629. C'est lui qui a répandu la dévotion du « saint esclavage » à *Jésus et Marie*, notons-le bien, et pas seulement à Marie ; mais n'est-ce pas Bérulle qui a dit: « Parlant de vous, Marie, nous parlons de Jésus » ? On peut supposer que Jean-Claude Colin a lu le livre de Boudon. Il semble également avoir eu connaissance du livre de Grignon de Montfort après sa publication en 1843. C'est d'autant plus intéressant, alors, que la terminologie et l'idée de « saint esclavage » à Marie n'apparaissent jamais dans ses discours.

L'auteur qui a eu la plus grande influence sur les idées de Jean-Claude Colin concernant la Sainte Vierge était Maria d'Ágreda. María Fernández Coronel y Arana, en religion María de Jesús, est née à Ágreda dans la vieille Castille, en Espagne, en 1602 et y mourut en 1665. Quand elle atteint l'âge de quinze ans, ses parents décident d'embrasser la vie religieuse. Sa mère avec Maria et une autre sœur reste à la maison familiale, tandis que son père et deux de ses frères entrent chez les Franciscains. Les trois femmes, pour leur part, se font religieuses de l'Ordre de l'Immaculée Conception. À la mort de sa mère, Maria fut nommée supérieure provisoire puis abbesse de ce qui est devenu une communauté d'une douzaine de religieuses. Sous son gouvernement, la communauté grandit en nombre et en réputation pour la ferveur de son observance religieuse. Maria semble avoir été une femme de haute intelligence, de bon jugement et de réelle profondeur spirituelle. Dès son plus jeune âge, sa vie a été marquée par des phénomènes mystiques, y compris des extases, des visions, la lévitation et même, dit-on, la bilocation. Ce n'est donc pas étonnant qu'elle soit examinée par l'Inquisition espagnole, qui conclut, pourtant, en sa faveur. Au cours de sa vie, elle avait une réputation de sainteté auprès de beaucoup de personnes, y compris le roi Philippe IV d'Espagne. Cette paire improbable correspondait régulièrement, et plus de 600 lettres

---

2 Le frontispice de l'édition de 1769 porte cet intitulé (NDE). En voir la reproduction sur le site : <http://livres-mystiques.com/partieTEXTES/boudon/tablemere.htm>

subsistent, où la moniale cloîtrée offrait au roi des conseils spirituels et parfois politiques – et un peu aussi d’amitié, dont le roi avait sans doute besoin. Le pape Clément X a introduit sa cause de béatification en 1673, et elle a reçu le titre de Vénérable.

Maria d’Ágreda était un auteur prolifique. La plupart de ses œuvres restent inédites. Celle qui a lui valu une certaine renommée – au moins la notoriété – est connue sous le nom de *La cité mystique de Dieu*. C’est une vie de la Sainte Vierge, identifiée par l’auteur comme la « ville sainte » que le visionnaire de l’Apocalypse a vu « descendre de Dieu du ciel » (cf. Ap 21,2-10). L’ouvrage se compose de trois parties. La première commence avec la création du monde et la prédestination de la Vierge Marie, puis raconte sa vie entre sa propre conception et celle de Jésus. La deuxième partie traite de la vie de Marie jusqu’à l’ascension au ciel de son Fils, accompagné – notez-le bien – par sa mère. La troisième partie commence avec le retour de Marie sur terre afin de prendre soin l’Église par son aide et son enseignement. Il continue avec la descente du Saint-Esprit à la Pentecôte – événement auquel Notre-Dame n’assista pas, mais qu’elle a vu « intérieurement ». Le lecteur est instruit sur la vie de la Sainte Vierge parmi les apôtres et les premiers disciples à Jérusalem, et sur la manière dont elle les a enseignés et même « gouvernés ». Le livre se termine par sa dormition et son assomption corporelle au paradis, où elle est couronnée Reine des cieux et de toutes les créatures.

Comment classer un livre comme la *Cité mystique de Dieu* ? Pour moi il s’agit, d’abord, d’un *midrash*<sup>3</sup>. Comme beaucoup de chrétiens et de juifs, Maria d’Ágreda cherche à compléter les détails et à combler les lacunes du récit biblique pour en raconter l’histoire « complète ». Elle fournit ainsi des réponses à des questions que les croyants poseront toujours, telles que : « Comment Marie a-t-elle passé son enfance ? » ou « Comment la Sainte Famille a-t-elle vécu à Nazareth ? », « Qu’a fait Marie après l’ascension de Jésus ? » et « Comment a-t-elle fini ses jours sur terre ? »

Maria d’Ágreda a trouvé des réponses à de telles questions dans la littérature extra-canonique chrétienne (ou « apocryphe »). Ces écrits ont été largement lus dans l’antiquité chrétienne et plus tard au long du Moyen-âge et, dans certains cas, acceptés avec un statut proche de celui de l’Écriture. Ainsi, l’iconographie de l’Orient byzantin et de l’Occident médiéval peut mettre en parallèle des scènes de l’enfance de Jésus basées sur les Évangiles canoniques et des scènes de l’enfance de Marie fondées sur le supposé « Proto-Évangile de Jacques » et les textes similaires. D’autres récits anciens ont raconté la dormition et l’assomption de la Vierge. Ces textes attestent d’une grande créativité imaginative ; certains peuvent aussi parfois transmettre de véritables traditions. Cependant, les « connaissances » de Maria d’Ágreda

---

3 Terme hébreu ancien désignant un genre de textes qui prolongent librement les données de l’Écriture.

sur la vie de la sainte Vierge ne sont pas limitées à ces sources littéraires : elle reçoit aussi ce qu'elle prend comme des révélations personnelles, qui lui montrent des lieux, des personnages et des événements qui figurent dans son livre. Un troisième élément de *La cité mystique* consiste en de longs passages où l'auteur transcrit un enseignement sur les vertus donné par la Sainte Vierge afin que sa vie imite celle de Notre-Dame (cf. Livre 4, chapitre 4).

Depuis sa publication à Madrid en 1670, *La cité mystique* a continué d'être publiée et traduite en plusieurs langues jusqu'à nos jours. Aussi, depuis sa première apparition jusqu'à maintenant, ce livre est l'objet d'évaluations très différentes et même de controverses.

On ne sait pas quand Jean-Claude Colin a commencé à lire *La cité mystique de Dieu*. Une fois qu'il a commencé, cependant, il n'a jamais cessé d'y revenir. Il aimait ce livre, on nous le dit, avec une prédilection rare ; il en faisait sa méditation, sa lecture spirituelle. Il l'a appelé « un trésor pour ces derniers temps ». Son origine céleste était, pour lui, évidente : « On sent que l'esprit humain n'est pas capable d'aller aussi loin. Oui, un être humain ne pourrait pas inventer de telles choses. »

En même temps, il s'est montré prudent, à la fois pour lui et pour les autres Maristes, à propos de la *Cité mystique*. « Au moment où il exerçait le ministère sacré », nous dit Mayet, « il ne voulait pas continuer à lire ce livre, de peur de mêler à la chaire ce qu'il lisait avec ce que l'Évangile et la tradition nous enseignent ». Pour la même raison, il interdit à certains jeunes Maristes de le lire. Dans l'ensemble, il avait tendance à limiter son discours sur le livre à des conversations informelles. Cela ne l'empêche pas, néanmoins, de s'inspirer largement de Maria d'Ágreda quand il rédige les Constitutions de la Société de Marie.

Qu'est-ce que Colin apprend dans sa lecture de Maria d'Ágreda? D'abord, il y trouve une source d'information très détaillée sur la sainte Vierge, en particulier sur son mode de vie et sur les attitudes et intentions qui animent ses actions. Dans la deuxième partie de *La cité mystique*, par exemple, il trouve une matière abondante pour nourrir sa méditation sur la manière dont la Vierge Marie prend soin de l'enfant Jésus et plus généralement sur la vie de la Sainte Famille. Le livre 4 embellit les récits évangéliques de la naissance et de la circoncision de Jésus, de sa présentation au Temple (dans l'évangile selon Luc) en même temps que la visite des Mages et la fuite en Égypte (selon Matthieu), y ajoutant de nombreux détails illustrant l'amour et la révérence de la mère envers son Fils. En dernière analyse, peut-être l'effet n'est-il pas éloigné de ce que propose saint Ignace de Loyola dans la deuxième semaine des *Exercices Spirituels* : « Voir en l'imagination (...) l'endroit ou la caverne de la Nativité, combien il est grand ou petit, bas ou haut et comment il a été préparé (...) Voir les personnes (...), les regarder et les servir dans leurs besoins, avec tout le respect et la révérence possibles (...),

enfin parler avec les Trois Personnes divines, ou avec le Verbe Eternel incarné, ou avec notre Mère et notre Dame. »

C'est dans la troisième partie de *La cité mystique* que Jean-Claude Colin apprend ce qu'a fait la Sainte Vierge pour l'Église naissante, nous allons le voir dans une prochaine conférence.

Jean-Claude Colin a également trouvé dans *La cité mystique* des principes et des règles de conduite qu'il a appliqués à la vie mariste. En certains cas, il les a déduits du récit, d'autres ont été directement enseignés par la Sainte Vierge à l'auteur. Chaque fois que Colin va dire : « La Sainte Vierge était, ou a fait, ceci ou cela », sa source (à moins, bien sûr, que ce ne soient les Évangiles canoniques) est presque certainement Maria d'Ágreda. Ainsi, dans un fragment de la règle de Cerdon, nous lisons que « la bienheureuse Marie (...) a toujours abhorré cet esprit de convoitise tout au long de sa vie. » Il le savait à partir du livre 4, chapitre 18 de *La cité mystique*, où saint Joseph, à la demande de la Sainte Vierge, donne au Temple les présents que les Mages viennent d'offrir, au prêtre qui a circoncis Jésus et aux pauvres. La Vierge continue avec un enseignement sur le détachement radical de toutes les choses matérielles. Voilà une leçon que Colin a prise à cœur et cherchait à transmettre aux Maristes. La convoitise et l'orgueil, si odieux à Notre-Dame, doivent être rigoureusement exclus.

Dans un second fragment de la règle de Cerdon, sur la manière de tenir un conseil, nous lisons que « Marie a toujours suivi la volonté des autres plutôt que la sienne. » Voici un « fil d'or » qui court tout au long de *La cité mystique*. On peut l'exprimer ainsi : la bienheureuse Vierge Marie était la Reine des anges et la plus exaltée et privilégiée des personnes humaines; pourtant elle révérait toujours tous ceux qui avaient autorité sur elle et leur obéissait.

\*

Nous ne sommes pas nécessairement des adeptes de Maria d'Ágreda, et il n'est pas obligatoire de souscrire à l'ensemble de la mariologie du Père Colin. Tout de même, pendant ces jours de retraite, nous pouvons nous poser ces questions-ci : qui est Marie pour moi ? L'imaginaire de Colin peut-il m'aider à me rapprocher d'elle ?

### 3. Marie dans l'église naissante

Le premier élément de la pensée colinienne que j'ai choisi comme thème de nos réflexions s'exprime de façon lapidaire dans la phrase suivante, toujours attribuée à la Vierge : « J'ai été le soutien de l'Église naissante ; je le serai encore à la fin des temps ».

#### **Un lieu colinien.**

Voilà un thème qui revient très souvent dans la bouche du fondateur mariste, « le plus constant, nous l'assure le Père Coste, dans les déclarations du Père Colin jusqu'à la fin de sa vie » (*Entretiens Spirituels*, p. 37). Regardons d'abord les quatre citations dans Mayet que Coste a rassemblées au début de son anthologie des *Mémoires*.

1. (c. 1837) « La sainte Vierge a dit : J'ai été le soutien de l'Église naissante ; je le serai aussi à la fin des temps : mon sein s'ouvrira à tous ceux qui voudront y entrer... »
2. Le 25 septembre 1844, répondant à une remarque faite par Mayet : « J'ai été le soutien de l'Église naissante ; je le serai aussi à la fin des temps... Ces mots ont présidé aux premiers commencements de la Société. »
3. Le 26 octobre 1844, il a répété ces paroles et ajouté : « Il y a une trentaine d'années que cela a été dit à un prêtre. » Le prêtre en question n'était pas Colin mais un autre Jean-Claude, Jean-Claude Courveille, qui a aussi sa place dans l'histoire des origines maristes.
4. Il a répété les mêmes paroles le 2 décembre 1847, à Puylata, la maison-mère située à Lyon, et il a ajouté : « Il y a environ trente-six années. »

On remarque la forme stéréotypée de la phrase, également la référence assez précise à un moment historique. Le Père Coste l'a abondamment démontré ("Marie dans l'église naissante et à la fin des temps", *Acta SM*<sup>4</sup>, t.5, pp. 262-281 ; 418-451 ; t. 6, pp. 52-87 ; 178-197), il s'agit de paroles que Jean-Claude Courveille rapportait en 1815 à ses camarades du grand séminaire Saint-Irénée de Lyon comme celles de la Vierge Marie, qu'elle lui aurait communiquées dans la cathédrale du Puy trois ans auparavant. Ce message a été formulé un peu différemment par les uns et par les autres parmi ceux qui l'ont transmis : nous avons cité la

---

4 *Acta SM*, périodique, Maison générale des Pères maristes, Via Alessandro Poerio, 63, Roma.

forme sous laquelle Jean-Claude Colin le retenait. Colin a continué de réfléchir sur ces paroles, tantôt imaginant de façon plus concrète comment Marie aurait soutenu l'Église naissante ou anticipant ce qu'elle allait faire pour l'Église à la fin des temps ; tantôt en tirant des conséquences pour la Société qui porte son nom et pour ses membres.

Une dernière remarque par voie d'introduction. Il est évident que les deux volets de cette parole sont inséparables ; le thème de « Marie soutien de l'Église naissante » ne s'offre pas à lui seul à notre contemplation mais il nous renvoie à celui de Marie « soutien de l'Église à la fin des temps ».

Ce matin nous allons réfléchir sur le premier volet ; nous reviendrons ensuite sur la seconde partie un peu plus tard.

### **Marie dans l'église naissante.**

J'aimerais insister sur ceci : dans la parole mariale que nous considérons, il s'agit bien de « l'Église naissante ». La référence principale est donc faite à la présence et à l'action de la Vierge dans l'Église pendant toute la période qui a suivi l'Ascension du Christ, pas seulement à sa présence à la Pentecôte – sujet d'un grand nombre d'icônes et d'autres images sacrées. Il est vrai que le seul texte du Nouveau Testament où figure Marie après l'Ascension est celui des Actes des Apôtres 1,14. C'est bien la scène où Marie s'unit en prière avec cette « Église naissante » qui attend « la promesse du Père ». Cependant, quand Colin parle de Marie dans l'Église naissante, il n'a pas dans la tête l'image relativement statique présentée en Actes 1,14, mais plutôt une série d'épisodes et de situations qui meublaient son imagination et qu'il aimait se rappeler.

Quelles sont les sources de l'imaginaire du Père Colin quand il médite et parle de la présence de Marie dans l'Église naissante ? Il ne faut pas en être étonnés : sa source principale est *La cité mystique de Dieu* de Maria d'Ágreda, ouvrage que nous avons déjà cité. C'est de sa troisième partie que le Père Colin s'inspire pour imaginer Marie dans son rôle de soutien de l'Église.

En particulier, à partir du livre 7, chapitre 4, il a appris beaucoup plus de choses que ce qui est contenu dans Actes 1,12-14 au sujet des journées passées en prière au Cénacle entre l'Ascension et la Pentecôte. La Sainte Vierge prie pour que le Seigneur « envoie dans le monde des hommes d'une sainteté exceptionnelle, hommes destinés à travailler pour la conversion des pécheurs. » Elle aide les apôtres et les autres disciples à se préparer pour recevoir dignement le Saint-Esprit. Elle les console dans leur tristesse d'être privés de la présence visible de son Fils. Chaque jour de cette retraite, elle consacre une heure à leur rappeler les

mystères de la foi que son Fils leur avait enseignés – non pas sur un ton d'autorité, mais plutôt à la manière d'une conversation. Elle les encourage également à passer une heure à parler entre eux des conseils, des promesses et de l'enseignement de Jésus, à faire une prière vocale avec le Pater Noster et quelques psaumes, et à passer le reste du temps en prière mentale – elle leur montre comment faire méditation. Le soir, elle leur conseille de prendre un repas léger de pain et de poisson, puis de dormir.

Pour Maria d'Ágreda, comme pour le Père Colin, le thème de « Marie parmi les apôtres » couvre beaucoup plus que la scène de la Pentecôte, ou même les neuf jours qui la précèdent. Le reste de la troisième partie de *La cité mystique* est rempli de détails sur le mode de vie de la Sainte Vierge entre l'Ascension du Christ et sa propre Assomption, comment elle vivait avec les disciples à Jérusalem ou avec saint Jean à Éphèse. Maria d'Ágreda montre la Sainte Vierge accomplissant pendant le reste de son temps sur terre le ministère que le Seigneur lui avait confié, celui de « Mère et Maîtresse de la sainte Église » (chapitre 11).

C'est en méditant tout ce qu'il lisait dans cette troisième partie de *La cité mystique de Dieu* que Jean-Claude Colin arrive à imaginer Marie dans son rôle de « soutien de l'Église à sa naissance. »

Un jour il a fait remarquer : « Ce n'est pas sans un grand mystère que Notre-Seigneur laissa la Sainte Vierge sur la terre après l'Ascension. Les apôtres en avaient besoin, qu'elle les dirigeât et qu'elle fût, en quelque sorte, la fondatrice de l'Église. A la fin des temps, sa protection éclatera d'une manière encore plus grande... »

Une autre fois : « Je recommande bien au supérieur qu'il soit exact à réunir son conseil toutes les fois qu'il y aurait une affaire à traiter » ; [pour trois raisons ; la troisième est] « pour imiter la Sainte Vierge après l'Ascension de son divin Fils : quoiqu'elle fût la première, quand les apôtres se réunissaient pour examiner les intérêts de l'Église, souvent elle ne disait rien, elle qui lisait tout dans le cœur de son divin Fils. Et quand enfin les apôtres se tournaient vers elle, Marie, parlant toujours la dernière, leur disait : Mes seigneurs et mes maîtres, il me semble qu'on pourrait peut-être faire ainsi. Ceci serait conforme à l'esprit de mon Fils. » Ses propos-là peuvent être mis en parallèle avec des passages précis de *La cité mystique de Dieu*, partie III. On l'a déjà noté, quand le Père Colin dit – même dans ses Constitutions – que la Sainte Vierge faisait ceci ou était cela, sa source directe ou indirecte est de manière générale Maria d'Ágreda.

\*

Cela peut très bien convenir pour le Père Colin – et c'est nécessaire pour comprendre ce qu'il dit au sujet de Marie dans l'Église naissante. Mais nous voudrions savoir si cette notion peut avoir aussi un support dans les Écritures saintes et dans l'ancienne tradition de l'Église.

En effet la moniale espagnole n'est pas la seule à parler du rôle de la sainte Vierge dans l'Église naissante. Il y a une tradition ancienne qui parle de la vie de Marie après l'Ascension, avec les apôtres et les disciples à Jérusalem : un texte ancien va jusqu'à nommer ses compagnes et compagnons. Selon une version de la tradition, les apôtres restent ensemble à Jérusalem du vivant de Marie et ne se dispersent pour leurs diverses missions qu'après sa dormition. La tradition concernant Marie dans l'Église naissante est étroitement liée au rôle que plusieurs Pères de l'Église et auteurs du moyen âge – et jusqu'à une Maria d'Ágreda - ont assigné à Marie dans l'Église naissante. Ce rôle était avant tout un rôle d'enseignement. Marie comme enseignante des apôtres, *magistra magistrorum* : voilà un thème très ancien qu'on trouve aussi loin que saint Ambroise au 4<sup>e</sup> siècle et qui peut très bien avoir eu un fondement solide. En effet la tradition selon laquelle les évangélistes, spécialement Luc, auraient tiré de la Sainte Vierge elle-même son information concernant Marie et l'enfance de Jésus, a été prise au sérieux par quelques exégètes modernes, qui n'étaient pas parmi les moins critiques, Harnack, Lagrange, Laurentin, Benoit. D'autres traditions ont même attribué à Marie un rôle de conseillère et de consolatrice des apôtres, ce qui nous rapproche de nouveau de Maria d'Ágreda et du Père Colin. Ce thème particulier peut être regardé comme un développement du thème général du rôle maternel de Marie dans l'Église naissante, et il trouverait alors un support dans le Nouveau Testament, notamment en Actes 1,14, surtout quand ce texte est lu en relation avec le récit de l'enfance de Jésus dans le troisième évangile et avec Jean 19,27.

Selon ce dernier texte, la mère de Jésus (ainsi que d'autres femmes) et le « disciple que Jésus aimait » sont ensemble au pied de la croix de Jésus et au moment de sa mort, quand il « rend l'esprit. » En termes johanniques, c'est la naissance de l'Église. Dans les versets 26 et 27, Jésus, voyant sa mère et le disciple debout devant lui, dit à « la mère », comme il faut traduire le texte grec littéralement : « Voici ton fils », et, au disciple : « Voici ta mère » ; et, continue l'évangéliste, « depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui. » Ni l'exégèse ancienne ni l'exégèse moderne ne sont unanimes dans l'interprétation de cette péricope, mais il est possible de la lire – et depuis le 12<sup>e</sup> siècle c'est ce que l'on a fait – comme conférant à Marie un rôle maternel envers tous les disciples de Jésus, en la personne de ce disciple que Jésus aimait. Une telle interprétation de Jean 19,26-27 s'harmonise bien avec Actes 1,14, lu en relation avec Luc 1-2 : Marie est une mère pour l'Église naissante.



## Actes 1,14.

Tournons maintenant notre regard sur le texte des Actes des apôtres, ch. 1, v.14 : « Tous, unanimes, [les Onze disciples] étaient assidus à la prière, avec quelques femmes et Marie la Mère de Jésus, et avec les frères de Jésus. » Ce simple verset retient l'attention et invite à la réflexion.

Dans les Actes, c'est la seule mention de Marie, et d'ailleurs la seule mention qui soit faite d'elle en dehors des évangiles, si l'on excepte Ga 4,4 (et peut-être la femme de l'Apocalypse, ch. 12). Ce verset a nourri la contemplation de ceux et celles qui aspirent à en savoir davantage sur le rôle de Marie dans l'Église naissante. Comme l'a remarqué le Père Coste : « En attestant la présence de Marie au sein de la première équipe apostolique après l'Ascension, saint Luc ôtait à la tradition chrétienne le droit de limiter sa réflexion au seul fait de la maternité divine et aux manifestations de la Vierge durant la vie terrestre de son Fils. »

Luc attire notre attention sur la présence de Marie dans l'Église après l'Ascension, et en même temps il excite notre curiosité en ne nous disant presque rien à son sujet. Presque rien, mais pas absolument rien. La mention de la présence de Marie parmi ceux et celles qui attendaient que l'Esprit « vienne » sur eux et les remplisse de sa « puissance » (Actes 1,8) rappelle la scène de l'annonciation, lorsque l'ange dit à Marie : « L'Esprit saint viendra sur toi et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre » (Luc 1,35). Nous sommes encouragés à considérer que l'Église, qui est sur le point de naître, va continuer l'existence terrestre de l'enfant de Marie. Dans son Évangile de l'enfance, Luc nous montre Marie prenant soin de son nouveau-né et veillant sur lui pendant toute son enfance. Dans Actes 1,14, on dirait qu'il nous invite à penser que Marie va également nourrir et élever l'Église qui naît. Autrement dit, qu'elle sera le soutien de l'Église dans cette première phase de son existence.

Comment Marie – selon le Nouveau Testament – a-t-elle soutenu l'Église naissante ? Luc nous en fournit un indice précieux par la manière même dont il construit Actes 1,14 : littéralement, « Tous, unanimes, [les Onze disciples] étaient assidus à la prière, avec quelques femmes *et* avec Marie la mère de Jésus *et* avec les frères de Jésus. » Remarquez-le bien d'abord : Marie ne se trouve pas « au milieu des apôtres », comme on le dit habituellement ; elle est plutôt « au milieu de la communauté », dont font partie les Onze disciples, et si elle est « au milieu » d'un groupe en particulier, c'est bien des « quelques femmes ». Alors, une première constatation : Luc, en brochant cette scène du cénacle, ne veut pas simplement dépeindre le groupe (« les apôtres ») qui attend le don de l'Esprit à la Pentecôte ; il veut dé-

peindre l'Église primitive elle-même comme une communauté. De plus, il nous fait comprendre que c'est une communauté complexe, composée de plusieurs groupes et tendances, qui trouve son centre d'unité en Marie.

Regardons la scène de plus près. Notons la double copule « et » avant et après la mention de Marie. Le premier « et » relie Marie aux disciples et à « quelques femmes » (sans doute les femmes qui accompagnaient le groupe apostolique, cf. Luc 8,1-3), et le deuxième « et » la relie aux frères de Jésus. Or, ces deux extrêmes, disciples et femmes croyantes d'une part, et frères de Jésus d'autre part, sont, dans les évangiles, loin d'être unanimes, encore que Luc ne souligne pas l'opposition entre eux aussi fortement que ne le font Marc (3,21) et Jean (7,5). Dans les Actes, la structure même de la phrase (1,14) assigne à Marie un rôle de médiation entre les extrêmes. Ce rôle de médiation est déjà préparé dans le troisième évangile. Là, Marie appartient aux deux groupes : par le sang, bien sûr, elle appartient à la famille naturelle de Jésus où se trouvent ses frères ; par la foi elle appartient à sa nouvelle famille composée de ceux et de celles qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique (Luc 8,19-21, à comparer avec Mc 3,31-35).

La présence au cénacle des frères de Jésus nous dit qu'ils ont appris à croire en lui (un événement qui est aussi impliqué par l'apparition de Jésus ressuscité à Jacques, voir 1 Co 15,7) ; mais, même croyant, ils ne deviennent pas ses disciples : quand Pierre, délivré de la prison d'Hérode, rejoint la communauté qui est en train de prier pour lui, Jacques et les frères ne sont pas là (cf. Actes 12,17). Si disciples et frères de Jésus se trouvent ensemble après l'Ascension – du moins selon la scène dépeinte par Luc – ils restent quand même deux groupes bien distincts l'un de l'autre. Or, la façon dont Marie est mentionnée entre les deux groupes suggère que c'est elle qui les a réunis. Si la rivalité potentielle s'est résolue aussi paisiblement – Luc veut le suggérer – c'est grâce à Marie, qui occupe le terrain du milieu entre les deux partis et sait en user afin de maintenir la paix. Il serait légitime d'en inférer que Luc voit Marie plus généralement dans un rôle central, médiateur, au sein de l'Église naissante, ce corps dont l'auteur avait bien conscience qu'il était constitué de blocs divers et éventuellement rivaux. Nous avons là un aspect du sens littéral du mot grec *ekklesia*, c'est-à-dire une assemblée où se trouvent convoqués des groupes distincts, voire des partis bien différents. C'est en exerçant un tel rôle de médiation, voire de réconciliation, dans l'Église naissante, que Marie la soutient.

En effet Marie rendait à l'Église naissante un service de médiation bien précis et de la plus haute importance pour l'avenir : elle a empêché un schisme qui risquait de se produire

dès le début entre les disciples et les frères de Jésus concernant sa succession<sup>5</sup>. Qui sera le chef après la disparition du Fondateur ou du Prophète : un de ses anciens compagnons ou un de ses proches parents ? Voilà une question classique qui a troublé plus d'une religion. Tout le monde sait qu'elle est à la base du schisme qui divise les musulmans. En effet le Nouveau Testament porte les traces d'un jeu d'équilibre assez délicat entre Pierre, chef des disciples, et Jacques, frère de Jésus : selon les Actes, Pierre quitte Jérusalem et laisse la scène à Jacques ; de plus, jusqu'au 2<sup>e</sup> siècle, les parents de Jésus et leurs descendants ont gouverné les fidèles de Jérusalem – tous des juifs observants – même après leur dispersion autour de l'an 70.

Revenons à la situation qui suivait immédiatement l'Ascension de Jésus. En tant que sa mère, Marie pouvait revendiquer pour elle-même le droit de nommer son successeur. Allait-elle se déclarer en faveur de la famille de Jésus, dans laquelle Marie aurait exercé un pouvoir réel ? Peut-être alors agirait-elle comme la mère des fils de Zébédée, en demandant le rôle de successeur pour Jacques « frère de Jésus ». Ou peut-être allait-elle appuyer la candidature d'un des disciples, par exemple Jean le « disciple bien-aimé » ?

En fait elle ne prend le parti ni de l'un ni de l'autre. Au contraire, Marie renonce pour elle-même à tout pouvoir dans l'Église qui pouvait lui revenir en tant que mère de Jésus. Elle profite plutôt de sa position pour agir comme intermédiaire et pour réconcilier. Et cela a été sa contribution à l'unité de l'Église. Alors, toujours selon saint Luc, l'unité est une marque de l'Église naissante : quelques versets plus loin (2,42, puis 4,32) il va décrire la communauté de biens et de vie des premiers disciples et leur unité telle qu'ils n'avaient qu'un seul cœur et une seule âme. Nous pouvons dire que c'est grâce à Marie que cette unité – toute délicate et précaire qu'elle puisse être – existe.

C'est très bien pour l'Église naissante. Mais nous n'en sommes plus là. Nous nous trouvons à une distance de deux mille ans de ce moment où Marie prenait soin de l'Église en son enfance. Marie a-t-elle abandonné l'Église ? Peut-on au contraire supposer qu'elle agisse toujours comme une mère envers l'Église d'aujourd'hui ? En tout cas, c'est ce qu'on professe en l'invoquant sous ce titre. En particulier, pouvons-nous admettre pour Marie un rôle de réconciliation et de médiation créant l'unité dans l'Église d'aujourd'hui ? Il faut bien l'espérer, car on ne peut guère fermer les yeux sur les divisions et factions qui se sont multipliées dans l'Église catholique elle-même au cours de ces dernières années. Nous pouvons invoquer aussi pour notre temps l'aide de Marie pour construire la paix et la concorde entre catholiques – tout en prenant la résolution pour nous-mêmes de ne pas ériger des barrières mais plutôt des ponts.

---

5. Voir Lucien Legrand. *L'annonce à Marie (Lc 1,26-28). Une apocalypse aux origines de l'Évangile*, Paris, Cerf, Lectio Divina n°106, 1981, pp. 339-341.

## 4. Marie et la fin des temps

Hier nous avons commencé la troisième conférence de cette retraite en citant une parole attribuée par le Père Colin à la Sainte Vierge : « J'ai été le soutien de l'Église naissante ; je le serai encore à la fin des temps ».

Cette troisième conférence a été consacrée au premier volet de la parole, pour contempler le rôle de Marie au début de l'Église. On en vient maintenant à la deuxième partie, pour contempler son rôle dans les derniers temps. C'est-à-dire, ne restons pas dans le passé : tout de suite nous sommes projetés vers l'avenir, où se situe le véritable poids de la phrase. En effet, si le Père Colin peut déclarer : « Ces mots ont présidé aux premiers commencements de la Société » (cf. ES 4,2), c'est moins pour conserver un souvenir des origines du christianisme, que pour être prêts à accueillir une intervention future de Marie et même à y collaborer. Ainsi Colin (ES 116,7) : « Messieurs, ce n'est pas sans un grand mystère que Notre-Seigneur laissa la Sainte Vierge sur la terre après son Ascension. Les apôtres en avaient besoin afin qu'elle dirigeât et qu'elle fût, en quelque sorte, la fondatrice de l'Église. A la fin des temps, sa protection éclatera d'une manière encore plus grande. Les apôtres ont eu leurs raisons de ne pas l'apprendre au monde, mais sa main se fera encore mieux sentir que dans les commencements. »

Marie fera encore « plus » à la fin qu'au début, car il y en aura plus besoin. Je cite ES 117,3 (1846) : « Et la Sainte Vierge qui fit alors [en l'église primitive] de si grandes choses, en fera encore des plus grandes à la fin des temps, parce que le genre humain sera plus malade. » En effet, pour lui, le genre humain est déjà malade : « Il faut avouer que les temps sont bien mauvais : l'humanité est bien malade. Elle aura besoin d'un grand secours à la fin des temps. C'est la Sainte Vierge qui le donnera. » (ES 152,1) « Les temps sont mauvais » : Colin cite – sans doute en toute connaissance – Ep 5,16. Nous sommes en l'an 1848 – année de révolutions en France et en Europe, et les événements contemporains semblent, aux yeux de Colin, mériter la citation paulinienne. Mais Colin vit depuis toujours avec le sentiment plus ou moins permanent que les temps sont mauvais, tellement mauvais qu'ils peuvent très bien signaler la fin des temps. (Il va donc à l'encontre de l'interprétation de son époque comme un temps de progrès.) On remarque quand même chez lui un certain décalage, exprimé dans le jeu verbal, entre les temps présents – si mauvais qu'ils soient – et la fin qui est encore à venir : « l'humanité *est* bien malade. Elle *aura* besoin d'un grand secours à la fin

des temps. » Et encore (ES 160,7, 1848) : « Les temps sont mauvais, mais Marie qui a consolé, protégé, sauvé l'Église naissante, la sauvera dans les derniers temps. Je ne veux pas assurer que la fin des temps soit déjà arrivée – elle le sera du reste bientôt pour nous – mais quand on a lu, médité ces paroles : "Croyez-vous que lorsque le fils de l'homme viendra, il trouvera un peu de foi dans le monde ?", on en voit si peu, si peu, de nos jours, qu'on ne peut s'empêcher de craindre. » Autrement dit, quand il contemple la situation actuelle, le fondateur mariste pense spontanément à cette expression de l'épître aux Éphésiens (« Les temps sont mauvais ») et à la parole de Jésus en Luc 18,8 (« Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »), et il en fait l'inférence : nous entrons déjà dans les derniers temps. Cependant, il ne veut pas « assurer que la fin des temps est arrivée », même s'il rappelle que pour chacun arrivera bientôt une fin des temps personnelle. Et il savait bien que ce n'est pas à nous de connaître les « temps ou les moments que le Père a fixés de sa propre autorité » (Ac 1,7).

En tout cas, son propos n'est pas d'annoncer la fin subite du monde mais plutôt de déclarer le rôle de Marie à ce moment. Son intention n'est pas de précipiter des conversions motivées par la peur de ce qui va venir, mais plutôt de préparer l'Église de la fin des temps. De plus Marie ne va pas intervenir à la fin des temps pour protéger les fidèles contre les malheurs d'une catastrophe universelle, mais pour « soutenir » l'Église comme elle l'a fait au début. En dernière analyse, l'accent effectif chez Colin n'est pas placé sur la peur mais plutôt sur l'espérance.

Pour décrire comment la Vierge Marie va intervenir à la fin des temps, le Père Colin ne peut pas avoir recours à Maria d'Ágreda, car elle termine *La cité mystique de Dieu* avec l'Assomption. Et il ne fait aucun essai pour l'imaginer en détail – l'imagination créatrice n'était pas du tout son fort. Il n'en parle donc qu'en généralités.

Le Père Colin avait alors une eschatologie – enseignement sur les choses dernières (*eschata*) – où la Vierge doit jouer un rôle important. Or, l'eschatologie n'est pas du goût de beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui, qui l'associent souvent avec le fanatisme. Et nous, qui n'avons pas eu trop de difficulté pour nous placer à côté de Colin quand il contemple le rôle de Marie dans l'Église naissante, nous pouvons avoir du mal à le suivre sur la fin des temps. Pourtant notre temps est « le premier pour lequel la fin imminente de l'histoire humaine n'est plus métaphore, mais possibilité concrète et démontrable »<sup>6</sup>. C'est intéressant, n'est-ce-pas, de savoir que le grand scientifique Stephen Hawking, peu avant sa mort, ait dit que notre race humaine n'aurait qu'une centaine d'années pour trouver une planète alternative où vivre,

---

6 Edwin Keel, « L'œuvre de Marie à la fin des temps », *Forum Novum* 1,4 445-460 (1991) p. 446. *Forum Novum* est une publication des Pères maristes consacrée à l'histoire et à la spiritualité.

avant que celle-ci ne soit plus capable de nous supporter. Mais – pas plus que pour Colin – ce n'est pas notre propos de continuer dans des spéculations sur la proximité de la fin du monde.

On peut également – et peut-être plus profondément – citer le théologien J.-B. Metz, qui écrit : « Suivre le Christ – il veut dire, de façon pleine et authentique – ce n'est pas possible sans l'idée de la parousie, sans attendre son retour... Nous, chrétiens, présentons au monde un spectacle bien triste : des gens qui parlent de l'espérance, mais qui en réalité n'attendent plus rien. »

Levons donc le défi de prendre au sérieux l'eschatologie d'un Colin – et de la Bible. Il y a encore quelque chose à venir : une ultime intervention divine dans l'histoire du monde. Pour en parler, la Bible se sert d'un langage symbolique : jugement final, victoire sur le Mal (ou sur le Mauvais), nouvelle création. Cette dernière idée a donné naissance aux images troublantes du démantèlement de la création (étoiles qui tombent, soleil et lune qui s'obscurcissent) ; cependant c'est plutôt là le prélude à la création d'une « nouvelle terre » et d'un « nouveau ciel ». Pour cette raison, on peut plutôt appeler la catastrophe finale une « eucatastrophe », pour employer le néologisme inventé par J.R.R. Tolkien. C'est de cette façon – comme une catastrophe qui se tourne vers le mieux – que le Nouveau Testament nous invite à penser la fin des temps ; ainsi 2 Pi 2,6 ; Lc 21,25-33. Selon la révélation judéo-chrétienne, cette eucatastrophe sera le moment culminant de toute l'histoire humaine.

Pour parler d'une dernière intervention du Christ à la fin des temps, le Nouveau Testament emploie souvent l'expression de Parousie, du grec *parousia*, littéralement présence (Mt 24.3, 27, 37, 39; 1 Co 15.23; 1 Th 2.19; 3.13; 4.15; 5.23; 2 Th 2.1, 8, 9; Jc 5.7, 8; 2 P 1.16; 3.4, 12; 1 J 2.28). C'est le terme régulièrement employé dans l'antiquité pour désigner l'arrivée dans une ville ou dans un pays d'un personnage de haute importance, roi, empereur, général d'armées. Ce personnage ne vient pas en touriste, mais pour manifester sa puissance. Il vient pour imposer la loi, ou faire acte de gouvernement, ou pour juger les rebelles et les malfaiteurs. C'est un peu ainsi que l'antiquité chrétienne imagine l'avènement du Christ à la fin des temps : nous en avons conservé l'image dans nos représentations du Jugement Dernier, pour exemple à la Chapelle Sixtine du Vatican.

Peut-on parler aussi d'une parousie mariale, d'une « présence » de Marie avec ou même avant celle de son Fils ? Il y a un auteur qui développe l'idée d'une intervention particulière de Marie à la fin des temps, c'est le théologien russe orthodoxe Serge Boulgakov. Dans son ouvrage publié en français sous le titre *L'épouse de l'agneau*, Boulgakov n'hésite pas à utiliser l'expression « parousie mariale », qui, selon lui, n'arrivera pas plus tard que celle du Christ, et même avant : « Restée dans le monde après l'Ascension, seule, pour ainsi dire, sans son Fils, la Mère pourrait seule encore *anticiper* son avènement, si cela était

nécessaire pour l'humanité qui a besoin de la vision de sa face qui lui attendrit le cœur. » Les apparitions mariales sont pour Boulgakov les preuves de la constante présence de Marie au monde. Il poursuit : « En raison de ce rapprochement général du ciel par rapport au monde, qui précède la Parousie, une manifestation particulière de la Mère de Dieu, préalable à l'Avènement, devient concevable. » L'auteur évoque alors la vision de l'Apocalypse, ch. 21-22 : « Et [l'ange] me dit : "Viens, je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'Agneau." Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu. » Boulgakov continue : « Ce langage symbolique utilisé par le Visionnaire des mystères n'a-t-il pas trait à l'apparition dans le monde de la Fiancée pneumatophore [porteuse de l'Esprit] qui aplanit les voies du Seigneur ? » Entre parenthèses, on est tout à fait étonné de lire sous la plume de Boulgakov cette même identification de Marie à « la grande cité descendue du ciel » que nous avons déjà rencontrée chez Maria d'Ágreda.

Quoique Boulgakov admette que l'Écriture Sainte n'ait rien à dire sur le thème de la participation de Marie à la parousie du Christ, il cite le témoignage de la tradition exprimée par l'iconographie byzantine et russe du jugement dernier, où Marie est toujours représentée à la droite de son Fils. On pourrait faire la même remarque à propos de l'iconographie occidentale.

Le Père Coste, pour sa part, exprime le point de vue que « les réflexions contemporaines sur Marie et l'Église atteindront peut-être leur pleine stature lorsque, à la lumière du dogme (de l'Assomption) et des perspectives nouvelles de la théologie biblique, on aura su dégager clairement les répercussions eschatologiques de la mission unique de la Vierge dans le dessein de Dieu » (*Acta SM*, 6, p. 188).

Donc une parousie mariale, une intervention de la Vierge Marie à la fin des temps est pensable, non pas, évidemment pour imposer quoi que ce soit – même pas la foi en son Fils – ni pour exécuter un jugement. Elle reviendra, plutôt, pour « aplanir les voies du Seigneur » et « attendrir les cœurs ». Le Père Colin dirait, pour « soutenir l'Église » et pour « ouvrir son sein à tous ceux qui voudront y entrer. »

Mais qu'est-ce qu'on peut dire pour notre aujourd'hui ? Il est propre en effet à Colin de « lire » son siècle, non pas simplement comme un temps de crise, mais comme étant déjà celui des derniers temps. En même temps, comme nous l'avons vu, il ne pensait pas – en tout cas, ce n'était pas sa pensée habituelle et caractéristique – que le monde allait nécessairement finir bientôt (même s'il voyait de nombreux signes de l'approche de la fin). C'est tout comme pour l'eschatologie du Nouveau Testament, où le royaume de Dieu est « proche », il est même « déjà là », bien qu'il ne soit « pas encore arrivé ». Pour Colin aussi, le « proche » est

au plus près d'un « déjà là », bien qu'on ne connaisse pas les « temps et les moments que le Père a fixés par sa propre autorité » (cf. Ac 1,7).

Colin se situe ainsi dans la ligne classique du Nouveau Testament, où il s'agit de vivre *maintenant* comme si on vivait déjà dans les tout derniers temps, sans nécessairement penser qu'on y est au sens le plus littéral du terme. Prenons comme exemple saint Paul. Il peut écrire aux chrétiens de Corinthe : « Voici ce que je dis, frères : le temps est écourté. Désormais, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui se réjouissent comme s'ils ne se réjouissaient pas, ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas, ceux qui tirent profit de ce monde comme s'ils n'en profitaient pas vraiment. Car la figure de ce monde passe » (1 Co 7.29-31). Cependant le même apôtre n'interdit pas à ses disciples de se marier ou d'engendrer des enfants sous prétexte que le monde va bientôt atteindre son terme. Les chrétiens continuent à acheter et à vendre, à travailler et à gérer leurs affaires. Néanmoins, vivre en chrétien, c'est vivre comme on devra vivre dans les tout derniers temps, selon les valeurs qui seront alors évidentes. C'est ainsi que nous devons vivre notre « aujourd'hui » – avec en plus l'assurance du « soutien » de Marie.

\*

Mais il y a encore une autre piste à explorer. Jean-Claude Colin n'avait pas tort quand il a identifié sa propre époque comme étant une fin des temps – même si on fait abstraction de la question des « temps ou moments que le Père a fixés de sa propre autorité » (Ac 1,7). En effet, il semble avoir fait un diagnostic assez lucide de son siècle. Il avait bien vu que lui et ses contemporains vivaient non simplement dans une époque de changements, ce qui est vrai pour toute époque, mais pendant un véritable changement d'époque. Vous y reconnaissez sans doute les propos du pape François ; mais ils sont applicables sans risque d'anachronisme à la période où vivait un Jean-Claude Colin. Car c'était justement la période où les idées des Lumières, c'est-à-dire de la modernité, sortaient des salons et des bibliothèques du 18<sup>e</sup> siècle pour animer un nouvel ordre social et politique. Autrement dit, un monde finissait et un autre naissait.

Or il est vrai que, quand le fondateur mariste parle de son époque, il a l'habitude de s'exprimer d'une façon négative, comme d'un siècle d'impiété, d'orgueil, d'indifférence, d'incroyance. Mais, selon lui, c'est justement à cause de tout cela qu'il est « le siècle de Marie » (ES 78,2), qu'elle assure, par ses apparitions – notamment à la rue du Bac – de sa proximité et de son soutien maternel.



Et nous aussi, nous assistons à une sorte de fin des temps, un changement d'époque. Un nouveau monde, semble-t-il, est en train de naître dont les traits ne sont pas encore tout à fait clairs. Nous avons perdu pas mal de points de repère, et les anciennes cartes ne servent plus pour naviguer. Nous avons de quoi nous inquiéter. C'est justement à un tel moment que Colin nous rappelle ces paroles de la sainte Vierge : « J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps ».

\*

## 5. « Inconnu et caché »

### **Marie au milieu des apôtres.**

Le thème « Marie soutien de l'église naissante », nous l'avons vu, est plus vaste que celui de « Marie au milieu des apôtres », et il ne peut pas être réduit à celui-ci. Néanmoins, le Père Colin a bien des choses à dire au sujet de Marie au milieu des apôtres ; on y trouve effectivement un thème qui revient souvent et qu'on peut exprimer ainsi : « *Marie reine des apôtres, cachée mais efficace* ». On le perçoit tout de suite, c'est une variante, ou un exemple, du paradoxe central de Marie qui « s'anéantit ». Le Père Colin y ajoutait souvent que, même cachée, elle a fait plus pour l'Église naissante que les apôtres.

Une expression classique de ce thème se trouve en ES 85,2 (1844) : « En effet, Messieurs, la Sainte Vierge (l'Église nous le dit) est le canal des grâces, la reine des apôtres (...) quel bien n'a-t-elle pas fait dans les âmes ? Et cependant elle était dans ce monde cachée et comme inconnue. »

Quatre ans plus tard – on est 1848, en pleine période de révolution républicaine et anticléricale – Colin commente (ES 161,5) : « Aujourd'hui, il n'y a que la foi et la prière qui peuvent convaincre les esprits, éclairer les intelligences, et toucher les cœurs. Appliquons-nous donc à avoir cet esprit de foi et d'union avec le bon maître. Qu'il n'y ait point d'amour de l'éclat parmi nous, de recherche de la réputation (...) Imitons celle qui est notre reine ; quel modèle que Marie ! Elle porte le titre de *Regina apostolorum* (et c'est avec raison) et elle est plus cachée qu'aucun des apôtres. »

Encore en ES, 140,4 : « Mais voyez notre mère après l'Ascension du divin maître : Elle est le soutien, la directrice de l'Église naissante : on l'appelle *Regina Apostolorum*. Et cependant elle semblait ne rien faire ; mais elle a fait plus par ces prières que les apôtres par la prédication. » Une fois de plus, le comportement de la Vierge Marie et l'attitude intérieure qui l'ont animé sont exemplaires pour les Maristes : le Père Colin ne se lasse pas de répéter l'expression « inconnu et caché » - en forme plus pleine, « inconnus et comme cachés dans ce monde » - comme marque caractéristique de la Société de Marie, de ses membres et de sa manière de procéder. Je crois que cette intuition peut avoir son intérêt bien au-delà de la Société de Marie, et au 21<sup>e</sup> comme au 19<sup>e</sup> siècle.

Nous lisons l'expression « caché et inconnu », pour la première fois dans un document mariste, dans la lettre que Jeanne-Marie Chavoïn, fondatrice des Sœurs maristes,

écrit le 15 novembre 1824 à Mgr Devie, évêque de Belley, au sujet de la communauté de Sœurs qu'elle a déjà rassemblée à Cerdon. L'évêque semble être favorable à l'égard des Sœurs, mais il diffère toujours le moment de leur donner sa reconnaissance officielle. La lettre de Jeanne-Marie est habilement composée. Dans le premier paragraphe, avec une pointe d'ironie, elle assure Mgr Devie : « Nous voyons et avons goûté avec un extrême contentement la route que Votre Grandeur nous a fait tenir, de rester cachées et inconnues aux yeux des hommes. » En effet, dit-elle, c'est exactement « la marche » que l'on se propose dès le moment qu'on a pensé à « l'œuvre », c'est-à-dire de rester cachées et inconnues aux yeux des hommes. L'évêque, semble-t-il, connaît bien l'expression, qu'il a sans doute voulu renvoyer à Jeanne-Marie avec ses compliments : elle et ses Sœurs ne devraient être que trop heureuses de rester « cachées et inconnues aux yeux des hommes », puisque c'est leur façon préférée de procéder. D'où la finesse d'esprit de la dernière remarque de Jeanne-Marie Chavoïn : « Nous espérons que la Providence fera bien connaître à Votre Grandeur le moment où l'œuvre doit être connue et un peu moins cachée, surtout pour des hommes. »

Cette expression « cachées et inconnues aux yeux des hommes » est évidemment une contrepartie proche de la formule « inconnus et cachés dans ce monde » qui va trouver sa place dans les Constitutions maristes. Alors, qui est le véritable auteur de l'expression, Jeanne-Marie Chavoïn ou Jean-Claude Colin ? (Colin, d'ailleurs, n'a jamais prétendu l'avoir créée). La vérité est peut être un peu plus complexe – et plus intéressante.

En effet, ni Jean-Claude ni Jeanne-Marie n'ont inventé l'expression « inconnu et caché ». Il y a bien des années, je l'ai découverte chez un auteur spirituel du 17<sup>e</sup> siècle que Colin connaissait bien, Jean-Joseph Surin, dans son *Catéchisme spirituel* que Colin cite et qu'il avait dans sa bibliothèque personnelle. De fait, ces trois mots, « inconnu et caché » paraissent ensemble assez fréquemment dans la littérature spirituelle française de l'époque, par exemple chez le Jésuite Caussade et le Dominicain Chardon. Un autre livre qui est conservé dans la bibliothèque de La Neylière est appelé *La vie cachée avec Jésus*. Le chapitre 7 de la deuxième partie est intitulé : « Se réjouir grandement d'être inconnu ». Bien que le couple « caché et inconnu » n'y apparaisse pas, les deux mots « inconnu » et « caché » reviennent tout au long du chapitre. J'ai même trouvé l'expression « inconnu et caché » dans les *Mémoires de guerre* du général de Gaulle, dans un contexte qui n'est pas du tout spirituel, mais bien plutôt politique : alors on a peut-être affaire à une association d'idées et de mots qui revient « naturellement », pour ainsi dire, sous la plume d'un écrivain ou orateur français.

\*

En tout cas, il est évident que Jean-Claude Colin et Jeanne-Marie Chavoïn avaient eu l'occasion de rencontrer cette expression dans leurs lectures. Peut-être ont-ils oublié où ils l'avaient lue – ou même le fait de l'avoir lue : en tout cas, Colin en est venu à la voir comme une sorte d'inspiration.

Je pense que quelque chose de cette sorte a pu se produire. En partageant leurs confidences, Jean-Claude Colin et Jeanne-Marie Chavoïn auraient découvert que tous deux ressentait une profonde attraction pour la vie cachée, même s'ils se sentaient appelés à travailler pour le salut des autres. Chez Jeanne-Marie, cela va plus loin que la simple préférence pour une dévotion qui passe inaperçue. Elle avait en effet des contacts importants avec la communauté du monastère de Pradines, que Mme de Bavoz, la supérieure, dirigeait vers la vie bénédictine. Elle a même pu avouer à Mgr Devie, dans la lettre déjà citée : « Si je ne cherchais que ma sanctification seule et point celles des âmes que la Ste Vierge veut nous amener, je m'enfoncerais au couvent de la Trappe. » Comment, alors, combiner un apostolat actif avec un amour de la vie cachée? Évidemment pas en se cachant loin du monde.

À un certain moment, peut-être, les trois mots « caché et inconnu » émergent dans la mémoire – peu importe que ce soit la mémoire de Colin ou de Chavoïn – pour indiquer la « marche » ou façon d'agir dans le monde qui serait propre à « l'œuvre ». L'expression les frappe d'une plénitude de signification qui semble marquée d'une origine divine. Comme Colin le dira plus tard à propos de notre phrase : « Quand Dieu parle à une âme (...) il dit beaucoup de choses en peu de mots. »

Or il est intéressant de lire le passage du *Catéchisme spirituel* de Surin où je suis tombé sur l'expression « inconnu et caché » :

« La contemplation est une opération par laquelle l'âme regarde l'universelle vérité. Le propre de cette opération est d'être fort simple, fort peu distincte, mais qui repose avec paix en quelque chose qui est beaucoup plus *inconnue et cachée* que découverte et connue. Plus elle est haute, plus elle est confuse ; et quand même par des notions surnaturelles l'âme connaît des choses distinctes et clairement manifestées, il y reste quelque chose d'*inconnu et de caché*, dont elle fait plus de cas, et qui est le meilleur objet de ce qui la touche. »

Dans ce texte, ce qui est « inconnu et caché » est, bien entendu, Dieu : le « Dieu caché » (le *Deus absconditus* du texte latin d'Ésaïe 45,15) est un thème fréquent de la littérature mystique. Je crois que l'expression « inconnu et caché » n'a jamais perdu sa référence mystique potentielle. Au-delà de toute autre signification ou application, c'est Dieu même qui est l'« inconnu et caché », caché au cœur du monde comme au cœur de chaque personne.

En l'occurrence, Surin utilise plus d'une fois l'expression « inconnu et caché » dans ses écrits. Sous sa plume ces trois mots s'appliquent aussi à d'autres réalités que celle du « Dieu caché » des mystiques. Nous les trouvons aussi en rapport avec des phrases qui à la fois rappellent la seconde partie de l'expression colinienne, « dans ce monde », et en même temps font contraste avec cette dernière formulation. Nous ne sommes pas surpris de trouver l'expression employée en référence à la vie de Jésus à Nazareth, « cachée et inconnue à la terre ». Les contemplatifs, pour leur part, sont « enterrés en Dieu, et cachés au monde, vérifiant ainsi ce que l'Apôtre dit : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Col 3,3). » [Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu].

On perçoit facilement l'originalité de l'expression utilisée par Colin, où il s'agit d'être cachés non pas au monde mais *dans ce monde*. Déjà dans la lettre de Jeanne-Marie Chavoïn à Mgr Devie, l'expression « cachées et inconnues aux yeux des hommes » semble indiquer une façon de faire le bien qui n'attire pas l'attention sur soi-même. Colin ne cesse de souligner que l'« inconnu et caché » est la meilleure façon d'agir dans le monde moderne, où les gens sont jaloux de leur autonomie et se méfient de la religion. Il n'était pas le seul à le percevoir : à cette époque-là, la discrétion et l'obscurité étaient souvent recommandées aux religieux en général comme la meilleure façon de faire le bien dans un environnement difficile, voire hostile.

Mais je crois que, dans l'usage des premiers Maristes, l'expression connaît un développement important. Pour ces hommes et ces femmes, en effet, l'« inconnu et caché » n'est pas simplement une tactique pour éviter d'attirer sur eux l'attention hostile, par exemple celle des anticléricaux. C'est plutôt une stratégie pour l'évangélisation de la société qui les entoure. L'« inconnu et caché » exprime la façon d'agir dans le monde, qui va être propre à « l'œuvre de Marie » et qui s'inspire de sa propre façon d'être présente au milieu des apôtres. Ils y trouvent une « marche » qui est très bien adaptée à un contexte social, comme celui de la France au 19<sup>e</sup> siècle, caractérisé par l'indifférence et même l'hostilité envers l'Église et envers la religion.

On trouve les deux nuances ou tonalités exprimées dans divers propos du Père Colin. A un moment il peut parler du besoin de ne pas provoquer :

« Il ne faut pas attirer les regards sur nous en ce moment (...) On dit : Il faut faire le bien. Moi je dis que, dans le siècle où nous sommes, il faut le faire comme notre règle veut que nous fassions tout : "Inconnus et comme cachés" (...) Avant quelques années, nous serons violemment persécutés (...) il ne faut pas nous en effrayer, mais il ne faut pas provoquer » (ES 89).

Une autre fois, le ton est différent :

« Plus nous serons modestes et plus nous ferons l'œuvre de Dieu. Chaque siècle a eu son orgueil, et le nôtre a bien sa part de cet orgueil (...) On ne peut réussir aujourd'hui que par la modestie » (ES 102).

Ou encore :

« En chaire, ne paraissons pas vouloir dominer ; autrement nous éloignerions. L'homme est plus que jamais jaloux de sa liberté, de son indépendance » (ES 99).

\*

Deux cents ans après, l'indifférence et l'hostilité envers l'Église et toute religion n'ont cessé de se renforcer et de se répandre dans une grande partie du monde d'aujourd'hui. Dans un tel contexte – qu'il soit du 19<sup>e</sup> ou du 21<sup>e</sup> siècle – tout triomphalisme, toute posture qui sent le pouvoir ou qui semble ne pas respecter les droits – « la liberté, l'indépendance » - de l'autre serait inutile et condamnée à l'avance à l'échec. On doit dire qu'une Église qui n'est pas humble sera certainement humiliée. C'est bien là une situation qui appelle à une façon d'agir « inconnue et cachée ».

Il est vrai que d'autres contextes existent aussi dans le monde contemporain où on semble assister non pas à une sécularisation de plus en plus radicale mais plutôt à une nouvelle vitalité – on a parlé d'une « explosion » – de la religion, pas nécessairement chrétienne. Là aussi, me semble-t-il, c'est bien l'heure de l'humilité et du renoncement à tout pouvoir. Les chrétiens, souvent minoritaires et suspects, sont appelés à offrir le dialogue et l'amitié dans le plein respect de l'autre.

On a souvent appelé le 20<sup>e</sup> siècle « le siècle de Marie ». Peut-être a-t-on pensé aux apparitions mariales, aux pèlerinages, à la proclamation du dogme de l'Assomption de la Vierge. Cette appellation « siècle de Marie » peut pourtant indiquer aussi une autre figure de Marie qui nous inspire, celle qui était « dans ce monde cachée et comme inconnue », mais d'autant plus efficace. A mon avis c'est justement la « marche » qui convient aujourd'hui non pas seulement aux Maristes, mais à toute l'Église.

Ainsi, notre compréhension de l'« inconnu et caché » peut être enrichie après avoir considéré son contexte chez Surin et d'autres auteurs. Ce n'est pas simplement une stratégie pour l'apostolat ; ou plutôt, c'est bien cela justement parce que c'est une clé pour comprendre l'union avec Dieu, caché et inconnu dans le monde, dans la contemplation, et accéder à une identité avec Jésus et Marie cachés et inconnus à Nazareth. En effet tout est lié.

Je propose que pour nous, l'« inconnu et caché » signifie – entre autres choses – de ne rien chercher pour nous-mêmes, de ne pas céder au besoin d'être reconnus mais de faire le bien, et même « plus » de bien. Il me semble tout à fait à propos de renvoyer à une parabole évangélique, qui est celle du levain, l'agent actif, qu'on enfouit dans la pâte (Mt 13,33). La levure doit être cachée, non pas pour être cachée, mais pour faire lever la pâte. Si le boulanger la laissait à la surface de la pâte pour être vue de tout le monde, elle resterait sans effet.

Le but de notre *kénosis* n'est pas de nous cacher, mais d'agir, bien que cachés, et avec une efficacité qui ressort du fait d'être « inconnu et comme caché dans ce monde. » Dans la mesure du possible, il n'y aura plus que Jésus, son Père et son Esprit qui seront à l'œuvre en nous et à travers nous. Alors, nos egos, nos ambitions, nos sensibilités, notre recherche de soi, notre estime de soi, ne seront plus des obstacles à la grâce de Dieu. Nous serons des canaux de cette grâce, aussi ouverts que possible et non pas bloqués.

Voilà l'esquisse d'une action apostolique comme cachée avec Dieu au cœur du monde, cachée avec Jésus dans le ventre de Marie et dans la maison de Nazareth, cachée aussi avec Marie parmi les apôtres.

Justin Taylor